

ettes et des dépenses d'un canut, des détails navrants sur la situation pécuniaire de ces braves gens. L'ouvrier dont il s'agit réalisait pour toute l'année 600 francs qui devaient suffire à son loyer, son entretien, sa nourriture, celle de sa femme et de ses enfants. Les denrées alors, il est vrai, étaient moins coûteuses; une livre de viande coûtait 5 sols; toutefois, même alors, avec 600 francs, une famille n'allait pas loin. Aussi, souvent, le budget était-il en déficit, et le pauvre homme devait s'endetter. Il faisait alors des économies sur sa nourriture et se rejetait sur le fromage blanc, dont il faisait une telle consommation qu'on l'appelle encore à Lyon "de la cervelle de canut".

Aujourd'hui, le décompte des dépenses et des recettes n'est guère plus encourageant.

"Prenons, dit un rapport officiel du syndicat, un atelier de quatre métiers, dans de bonnes conditions, dirigé par un des meilleurs tisseurs de la Croix-Rousse: sa fille et son gendre tiennent chacun un métier et occupent un ouvrier adjoint; la mère fait le ménage, la cuisine, prépare les bobines et donne un coup de main à l'un des métiers, si besoin est. Sur les quatre métiers, trois seulement sont occupés du travail, ou à peu près, ce qui est rare. Dans un espace de quatre années, ils ont produit des pékins, damas, velours, gazes, pour la somme totale de 11,717 francs, sur lesquels ils ont 2,233 francs de frais pour le dévidage de leur soie, leurs ouvriers et le montage des métiers. Reste un bénéfice net de 9,484 francs, ou 2,371 francs par an pour trois personnes! c'est-à-dire 790 francs par tête, ou 2 francs 15 par jour. Quant à l'ouvrier supplémentaire employé, il l'est à raison de 1 fr. 50 par jour. Il est impossible, étant donné un pareil budget, de lui allouer d'avantage."

Cependant, avec cette modique somme, s'il ne chôme pas le "canut" arrive à se maintenir en équilibre; mais, au moindre chômage, il ne peut plus résister que par des tours de force de privations.

En 1877, lors d'une des crises les plus terribles qui frappèrent la corporation, il fallut, en sept mois, distribuer près de 2 millions de secours à 8,000 familles.

*Une victoire de notre industrie. — L'univers client de la France.*

Le temps marche d'ailleurs, transformant les conditions du travail; et voici surgir, de jour en jour plus puissants, les deux adversaires les plus redoutables de l'humble canut, le métier mécanique de l'usine.

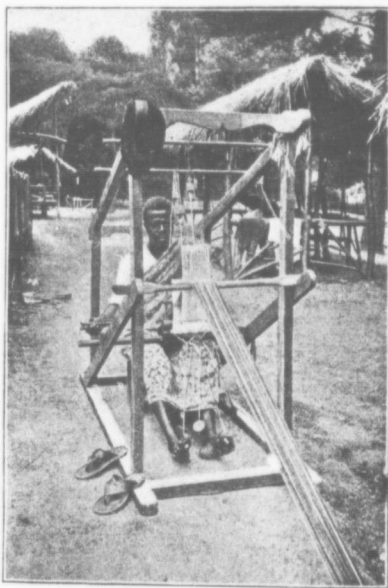
Le métier mécanique donne la production rapide, l'usine la production variée; ce sont les deux desiderata de l'industrie moderne auxquels le canut est incapable de satisfaire avec ses faibles ressources.

Voilà une machine qui travaille toute seule et n'a besoin que d'un seul homme pour être surveillée, elle et toutes ses voisines; elle tisse une pièce de soie de 5 mètres de large, à raison d'un demi-mètre ou d'un mètre à l'heure; s'il y a presse, elle travaillera vingt heures par jour. C'est dire qu'elle fera en une journée et une nuit le travail pour l'exécution duquel il faudrait plus d'un mois à l'infortuné canut que nous avons vu tisser 3 à 4 mètres par jour, eu moins d'un mètre de large!

C'est que le temps n'est plus où une femme se contentait pour des années d'une seule robe magnifique et coûteuse, que l'on se passait de mère en fille pendant des générations. Maintenant, elle aime mieux employer l'argent qu'aurait valu cette seule robe à l'achat de huit ou dix autres, qui satisfont plus souvent sa fantaisie et varieront selon la mode du jour.

Sans doute la soie superbe à 1000 francs le mètre conserve, comme nous venons de le voir tout à l'heure, sa riche clientèle de souverains; mais c'est, à cette heure, la

foule immense de l'humanité qui est devenue la grande cliente de Lyon. Importante victoire pour l'industrie française!



Un Tisseur Achanti, au Jardin d'Acclimatation

Bien primitif est le métier dont se servent encore les peuples noirs. Au moyen d'une bascule qu'il manoeuvre avec ses pieds, le tisseur soulève les fils de la trame entre lesquels il fait passer sa navette. Si les étoffes ainsi fabriquées reviennent à bon compte, il va sans dire qu'elles ne peuvent être ornées de dessins bien compliqués.

Il y a encore trente ans à peine, la presque totalité des soies de l'Extrême-Orient importées en Europe était débarquée à Londres; aujourd'hui elles viennent chez nous, à peu près toutes. Sur 50,000 balles expédiées de Shanghai en moyenne annuelle, il n'y en a plus que 6,000 pour Londres; le reste, 44,000, arrive à Lyon; de Canton, 2,000 balles vont à Londres; nous en absorbons 12,000. Et ainsi de suite jusqu'au chiffre de 6 millions de kilogrammes de soie brute qui arrivent chaque année se présenter à Lyon au "conditionnement" officiel.

Ce sont ces 6 millions de kilogrammes de soie qui se retourneront par tout l'univers sous les formes les plus différentes que lui aura données l'industrie lyonnaise.

Il y aura pour 50 millions de foulards, pour 30 millions de velours, pour 16 millions de tissus à meubles et à vêtements d'églises, 8 millions d'étoffes pour robes, 14 millions de tulles, 25 millions de satins, 5 millions d'étoffe pour cravates, 165 millions de taffetas noirs, dont 2 millions pour ombrelles et parapluies, 120 millions de failles de couleur, et 10 millions d'unis, etc. Soit un total de 460 millions environ, dont 110 millions pour la consommation intérieure et 350 millions pour l'exportation, — somme colossale dont l'étranger nous est tributaire.

Il est flatteur pour notre amour-propre national de mettre ces chiffres en regard de ceux de la production